

# Le St-Gothard et les origines de la Confédération

Autor(en): **Beck, Marcel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **67 (1972)**

Heft 1-fr

PDF erstellt am: **22.07.2024**

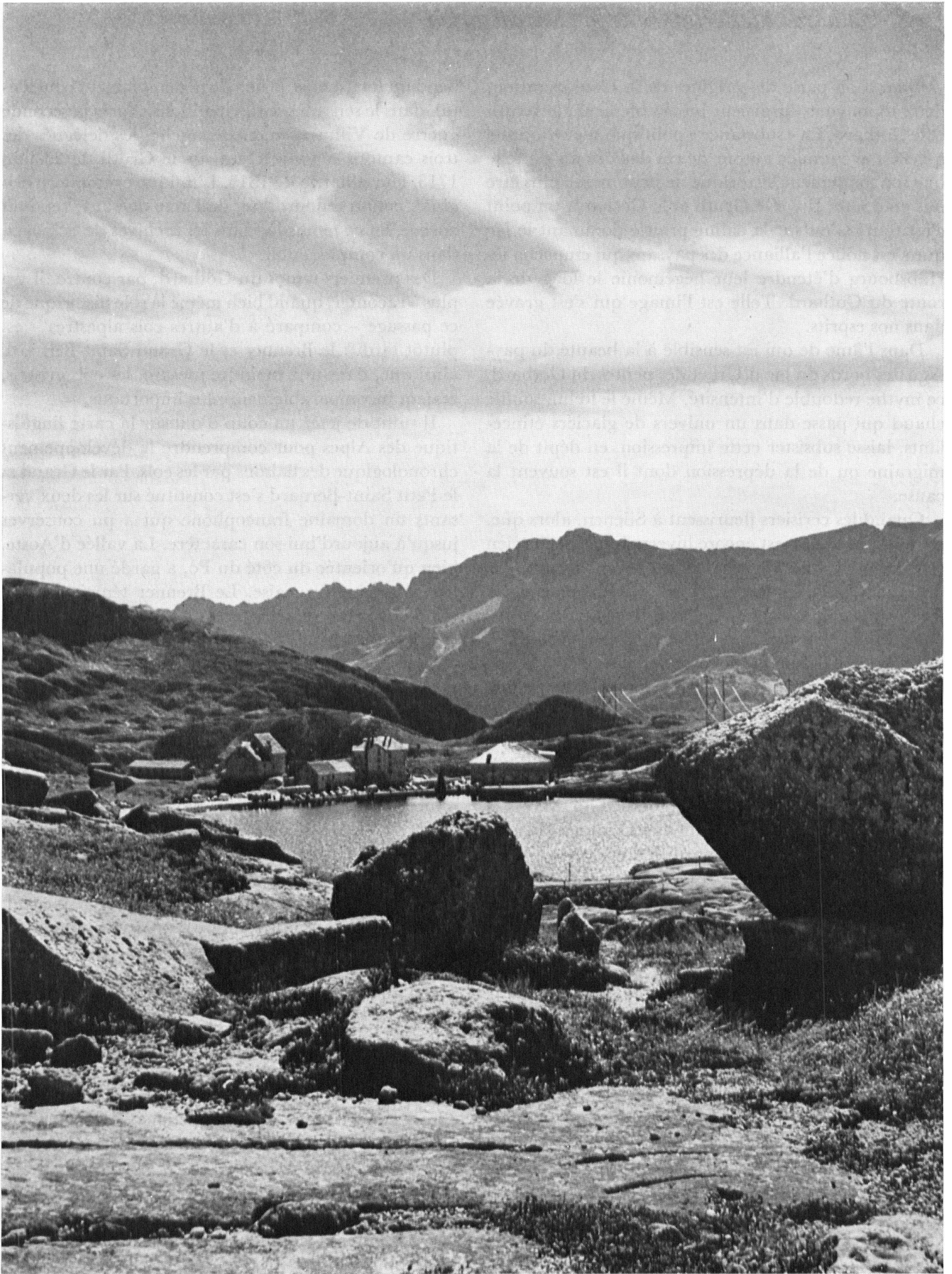
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-174275>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## *Le St-Gothard et les origines de la Confédération*

Quand on parle des origines de la Confédération, deux toponymes surgissent inévitablement : le Grutli et le Gothard. La « substance » politique et patriotique qui s'est accumulée autour de ces deux noms est telle que son fondement historique ne peut même plus être mis en doute. Il y a le Grutli et le Gothard, un point c'est tout ! C'est sur la calme prairie dominant le lac que s'est nouée l'alliance des paysans qui empêcha les Habsbourg d'étendre leur hégémonie le long de la route du Gothard. Telle est l'image qui s'est gravée dans nos esprits.

Dans l'âme de qui est sensible à la beauté du paysage des bords du lac d'Uri et des pentes du Gothard, ce mythe redouble d'intensité. Même le fœhn, souffle chaud qui passe dans un univers de glaciers étincelants, laisse subsister cette impression, en dépit de la migraine ou de la dépression dont il est souvent la cause.

Quand les cerisiers fleurissent à Silenen, alors que, plus bas, la nature est encore hivernale, ce très ancien établissement humain offre entre ses pentes escarpées un aspect si agréable qu'on en vient même à comprendre le méchant bailli qui construisit jadis, dominant ce lieu, le castel appelé « Zwinguri ». Ce bailli – de la tyrannie duquel les documents de l'époque ne disent d'ailleurs rien – doit avoir eu de son pouvoir une vision cyclopéenne ; car l'aimable pays d'Uri s'étendait à ses pieds, et le coup d'œil devait lui donner le même sentiment de puissance dominatrice que pouvaient éprouver les rois de Mycènes lorsque, de leur forteresse, ils contemplaient l'Argolide. Oui, Mycènes et le « Zwinguri » sont pareillement campés dans le paysage. Et en dépit de mainte différence entre l'Argolide et la vallée d'Uri, elles ont ceci de commun qu'il valait la peine de régner sur pareilles contrées, malgré tous les caprices du destin.

C'est un fait que l'histoire de la vallée d'Uri a peu de liens avec le Grutli. De favorables conditions de climat y attirèrent très tôt des habitants, bien avant que le Gothard ne devînt une grande voie commerciale. Le Grutli, lui, naquit d'un défrichement ; autrement dit, il fut le fait de générations ultérieures, à une époque où les anciens lieux urbanisés et cultivés ne suffisaient plus à une population croissante. Nous devrions toujours nous rappeler que le livre blanc de Sarnen désigne Beckenried comme lieu de réunion des Waldstätten : « und tagten dü gan Begkenriet, so zy ut ze tun hatten ». Ce n'est qu'Aegidius Tschudi qui localisa au Grutli la conclusion d'une alliance située par lui en 1307. Mais, à l'époque, cet emplacement ne fut pas,

pendant longtemps, le lieu de rassemblement confédéral, dans le sens où nous l'entendons. Après la seconde guerre de Villmergen, en revanche, les délégués des trois cantons renouvelèrent sur le Grutli, le 23 juin 1713, leur alliance de 1315. L'unique exemplaire original, connu aujourd'hui, de l'acte de 1291, reposait encore, en ce temps-là, dans les archives de Schwytz, dans un complet oubli.

Des premiers temps du Gothard, par contre, il y a plus à raconter, quand bien même le rôle historique de ce passage – comparé à d'autres cols alpestres – est plutôt tardif : le Brenner et le Grand Saint-Bernard, ainsi que, dans une moindre mesure, les cols grisons, étaient incomparablement plus importants.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte linguistique des Alpes pour comprendre le développement chronologique des liaisons par les cols. Par le Grand et le Petit Saint-Bernard s'est constitué sur les deux versants un domaine francophone qui a pu conserver jusqu'à aujourd'hui son caractère. La vallée d'Aoste, bien qu'orientée du côté du Pô, a gardé une population d'origine française. Le Brenner témoigne d'un phénomène identique, et encore plus marqué (ancien comté du Tyrol). Là, la pression ethnique du Nord a créé le Tyrol du Sud germanophone, poussant des pointes jusque dans les régions alpestres proches de Vérone et Vicence.

On ne constate rien de semblable en ce qui concerne le Gothard, qui marque strictement la limite des langues. L'étroite et inhospitalière vallée de la Reuss n'incitait pas, au début du moyen âge, c'est-à-dire avant le XIII<sup>e</sup> siècle, à une colonisation étendue. Quand on dépassait Silenen – et je dis cela malgré l'évidente signification romane de toponymes comme Gurtellen, Göschenen et Schöllenen –, on se trouvait tout d'abord dans une solitude d'où certes on pouvait trouver le chemin de la vallée d'Urseren, mais non pas de quoi vivre d'un trafic frontalier même modeste. La vallée d'Urseren, elle, dépendait de l'abbaye de Disentis, et, par la Furka, offrait les passages qui permirent aux Walser d'émigrer et qui conduisaient, par l'Oberalp, dans la vallée du Rhin.

Pour que le Gothard devînt un col d'importance européenne, il fallut une conjonction d'intérêts économiques qui cherchaient, en ce point des Alpes, la liaison la plus courte entre le Nord et le Sud. Les grandes incursions des armées impériales en Italie, pendant le haut moyen âge, étaient beaucoup moins liées au temps et à l'argent ; elles se frayaient la voie la plus commode possible, qui était – en raison d'une



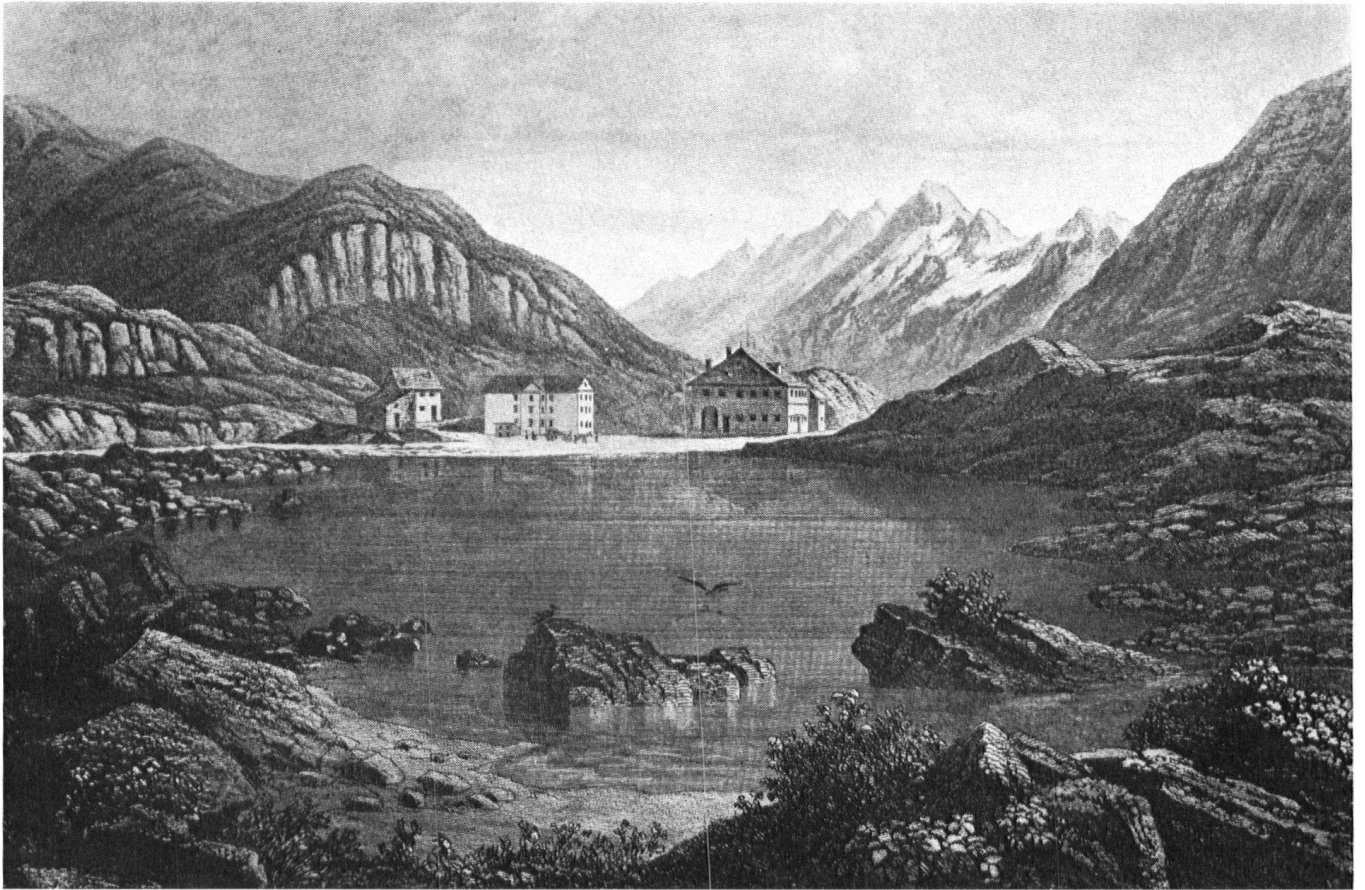
*Das Hospitium auf dem St Gotthards Berg.*

*L'hospice tel qu'il se présentait à la fin du XVIIIe siècle.*

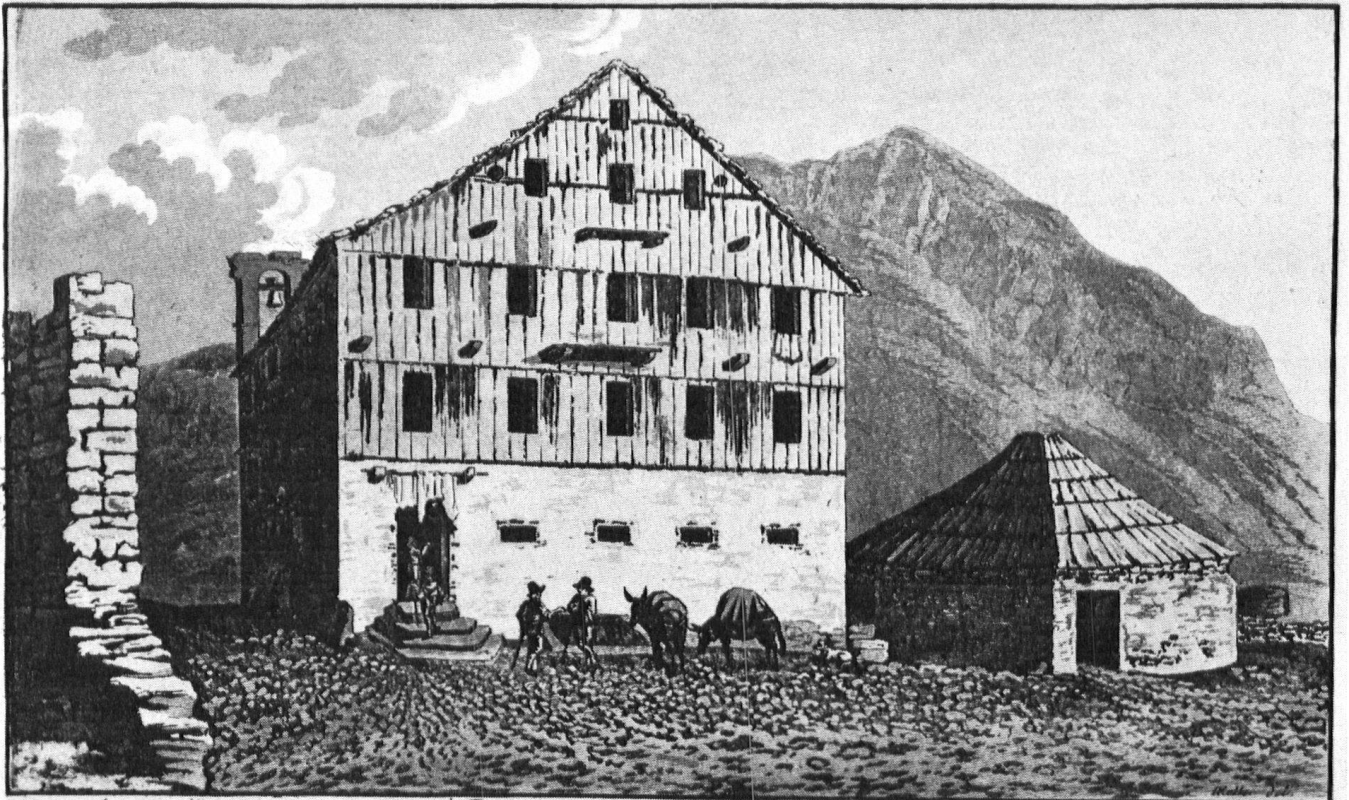
altitude modeste de 1370 mètres – celle du Brenner. En outre, le Grand Saint-Bernard gardait son importance. A l'époque des Hohenstaufen (XIIe siècle), avec les six expéditions italiennes de Barberousse, une nouvelle liaison fut établie avec le Sud: le col du Lukmanier.

Cependant, entre 1236 et 1240, la chronique de l'abbé Albert de Stade (Stade près Hambourg) nous apprend qu'en plus des anciens passages par le Trentin, le val Puster et le Grand Saint-Bernard, il y avait une quatrième possibilité pour se rendre de Rome au Danemark: le Mons Elvelinus, que les Lombards appelaient «Ursare» – les villes de Lugano, Bellinzone, Lucerne, Zofingue et Bâle étant mentionnées comme étapes. Cela définit exactement le tracé du Gothard, dont le point culminant reçut plus tard son nouveau nom, d'après celui du saint évêque Godehard von Hildesheim.

L'abbé de Stade devait surtout penser aux pieux pèlerins de la Scandinavie désormais christianisée, tandis que la science moderne recourt aussi à l'économie pour expliquer le florissant développement du trafic par le Gothard. A l'occasion des célèbres foires de Champagne, à Lagny-sur-Marne, Bar, Provins, Troyes et Saint-Agilolf – qui atteignirent leur apogée durant la seconde moitié du XIIIe siècle, il y avait d'importants échanges entre les produits des pays nordiques de l'Europe et des centres économiques du Sud, de la Lombardie et particulièrement de Milan. A Provins, les Lombards possédaient leurs propres échoppes de foire. La Lombardie et la Champagne étaient donc intéressées à une liaison directe. Et le Gothard en offrait les conditions les plus favorables, encore que ses pentes, sur l'un et l'autre versant, ne pussent être vaincues sans de coûteux ouvrages d'art. Précisément, ces nouveaux échanges entre le Sud et le Nord apportaient, grâce aux taxes douanières, la possibilité de construire de nouveaux ponts, souvent fort



6540 Fuss über das Meer



Ruine des Hospitiiums

Wirthshaus auf dem St. Gotthard.

Pferdstall

audacieux, et diverses autres installations; de passer les Schöllenen, Tremola et le «Platifer» (comme on nomma le Monte Piottino dans le traité d'alliance avec Zurich de 1351), et ainsi de gagner beaucoup de temps, par comparaison avec le détour du Brenner.

Plus tard, les foires de Champagne perdirent de leur importance, mais le Gothard se trouvait aménagé. Et les corporations de muletiers de la Léventine et du pays d'Uri, grâce auxquelles l'utilisation d'abord uniquement agricole des vallées se transforma en un trafic apportant la prospérité économique, contribuèrent à ce que le courant des échanges ne tarît point. De part et d'autre du Gothard, ce trafic avait pris une grande importance politique. La vallée d'Uri ne se terminait plus à Silenen. Elle était désormais une zone de passage, ce qui la différenciait tout à fait du pays de Schwytz, lequel gardait son caractère de pays alpestre, plus isolé, aux possibilités très limitées.

Ce trafic offrait l'avantage de développer de très fructueux échanges entre de riches cités comme Strasbourg, Bâle et Zurich, et la ville de Milan, qui depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle entendait supplanter ses concurrentes lombardes (Pavie, Côme, Lodi, Plaisance, Tortone, Alexandrie, Novare, Bergame), et parvint à une grande puissance sous les Visconti, à qui le roi Venceslas conféra le titre de duc en 1395. La noblesse lombarde fut attirée dans la métropole milanaise, tandis que les Habsbourg vouaient toujours davantage leur attention aux marchés de l'Est et abandonnaient leurs terres alémaniques d'origine aux villes, dont le commerce était la principale source de prospérité, ainsi qu'un artisanat qui devenait déjà une forme primitive d'industrie, avec des visées exportatrices. L'argent circulait avec abondance, permettant de payer les droits de douane, qui à leur tour fournissaient les moyens de couvrir les frais d'entretien d'une route du Gothard de plus en plus fréquentée.

*En haut, de gauche à droite: Ce qui reste de l'ancien hospice; l'hôtel construit en 1866; le bâtiment construit en 1838, qui était à la fois douane et auberge.*

*En bas: Dessin de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La chapelle est dans le même bâtiment que l'auberge. A gauche, mur en ruine de l'ancien hospice; à droite, écurie.*

Significative est à cet égard l'importance du rôle que joua la douane de Flüelen, au cours de XIV<sup>e</sup> siècle, dans l'histoire uranaise. Le roi lui en octroya tout d'abord la concession, et plus tard les comtes de Habsbourg-Laufenbourg, dont le dernier, en 1337, transmit cette fructueuse source de revenus – pour moitié seulement, d'ailleurs – à Johannes, homme libre d'Attinghausen. En 1347, l'empereur Louis de Bavière lui octroya cette douane, pour 600 marks d'argent, sous forme de fief héréditaire, et en 1353, pour 200 marks d'argent, Karl IV renouvela et confirma l'opération de son prédécesseur.

Johannes von Attinghausen fit fructifier son privilège avec le trafic du Gothard. Grâce aux sommes que lui rapportait la douane de Flüelen, il se fit une situation de véritable seigneur de la vallée d'Uri. Il fut, avec Rudolf Brun, l'un des promoteurs de l'alliance des Waldstätten avec Zurich (1351), puis avec Zoug, Glaris (1352) et Berne (1353), agrégat de huit cantons qui fut le solide noyau auquel allaient adhérer tous les autres pays de l'ancienne Confédération.

Pourtant, à la longue, la grande figure de J. von Attinghausen ne fut plus supportée. Les familles uranaises, en conflits perpétuels depuis des siècles et troublant la paix si nécessaire au commerce et au progrès dans la vallée, s'élevèrent contre sa puissance et le chassèrent. Son château fut incendié. D'autres familles prirent la place des Attinghausen, par exemple les Meier d'Erstfeld, hauts dignitaires de l'abbaye de Zurich. Une fois encore, les comtes de Habsbourg-Laufenbourg intervinrent au sujet de la douane de Flüelen. Cependant les Uranais – et cette fois il ne s'agissait plus d'une seule famille – firent confirmer leurs droits en 1389 par le roi Venceslas. Une vive lutte s'était engagée autour de cette position très importante pour les recettes budgétaires de la vallée. Les Habsbourg ne réussirent pas à récupérer ce fief. La communauté restait victorieuse sur ses terres. La confirmation et la reprise du fief d'empire des Habsbourg-Laufenbourg par le roi Ruprecht, en 1401 et 1408, n'eut qu'une valeur formelle.

On peut déduire de ces faits qu'Uri, au XIV<sup>e</sup> siècle déjà, n'était plus un simple Etat campagnard, mais jouissait aussi de ressources financières. Le sol était divisé en parcelles, tenues en mains fermes, particulièrement sous forme de fiefs héréditaires. Le système des terres concédées, avec les prestations de service qui lui étaient attachées, n'était plus guère en usage. La structure économique de la vallée adonnée au trafic ressemblait plus à celle d'une communauté urbaine qu'à celle d'une communauté paysanne. Aussi est-il compréhensible que la Commune des hommes d'Uri – qui n'était pas une corporation économique, mais une

sorte de Conseil rassemblant les notables et qui s'occupait de toutes les affaires importantes – tendit finalement à assurer sa propre autorité sur la douane de Flüelen, pour l'administrer en commun. Dans les mains d'une seule famille, cette source de recettes représentait la puissance de quelques-uns, ce qui n'était point démocratique. Le droit de disposition d'une vaste classe sur ces importantes ressources, qui en vertu du droit régalien avait été un fief d'empire, apportait à la communauté un précieux avantage en matière de pouvoir public. La douane de Flüelen, qui n'était rien d'autre qu'une conséquence du trafic du Gothard, devenait ainsi la pierre angulaire d'un territoire démocratiquement administré, dans les limites

duquel, finalement, la souveraineté – dont la notion commençait à se préciser – échéait à la communauté.

Si les Uranais tiennent leur Guillaume Tell pour le premier Confédéré, et voient dans la prairie du Grutli le «berceau de la Confédération», laissons-leur cela comme symbole de l'énergie – dont la formation de la Confédération leur est redevable – avec laquelle ils ont su défendre les profits que leur valait le trafic du Gothard. En ce temps où la politique se confond presque avec l'économie, on reconnaîtra sans doute à ce qui fut la fructueuse politique du Gothard une certaine valeur, propre à justifier la sauvegarde de l'hospice de ce col fameux.

*Marcel Beck (trad. C.-P.B.)*

## *Le Saint-Gothard – Symbole de la volonté d'indépendance du peuple suisse*

Les passages par lesquels on franchissait les Alpes, et qui reliaient les pays du Nord à ceux du Sud, ont pris au cours des siècles une importance toujours plus grande dans le développement économique et politique de la Confédération suisse.

Le St-Gothard en particulier a joué un rôle majeur dans la naissance de celle-ci et dans l'affermissement de son indépendance. Les origines de la Confédération sont fondamentalement et irréfutablement liées au col du Gothard. En s'en instituant les gardiens, les Waldstätten ont réussi à s'assurer les droits de leur indépendance et à agrandir peu à peu leur zone d'influence.

Au centre du massif alpin, dans une région que dominant de quelque mille mètres les sommets neigeux, une route un peu zigzagante amène à l'hospice et à ses petits lacs sombres. A la différence des autres passages alpins, cette route ne fut utilisée que vers la fin du Moyen Age. Les Romains il est vrai l'avaient connue, mais dans son parcours méridional et seulement jusqu'aux Schöllenen qui passaient alors pour un obstacle infranchissable. L'événement décisif qui fit du Gothard la voie par laquelle le commerce européen transitait des régions du Rhin aux plaines lombardes, fut la construction des ponts dans les gorges de la Reuss. La légende du «Pont du Diable» évoque les obstacles que la nature opposait à l'œuvre des hommes. Il fallut attendre jusqu'en 1707 pour que, la

poudre venant à la rescousse, le fameux «trou d'Uri» puisse y être créé.

La route pavée de pierres irrégulières mesurait alors de trois à quatre mètres de largeur. Des taxes d'entretien étaient perçues des usagers.

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle cependant, le passage avait profité aux vallées qui déversent leurs eaux dans le lac des Quatre-Cantons, totalement isolées jusque-là, mais qui découvrirent alors le monde méridional. Peu à peu le Gothard devint la plus importante des voies alpines de transit des marchandises, et les populations de ces vallées en bénéficiaient. Si, à Flüelen, les droits de passage furent d'abord perçus par l'Empire, les habitants en tiraient profit en tant qu'entrepreneurs de transport. Des pays germaniques venaient les étoffes de laine et de coton et le bétail, du pays du soleil les soies, les vins et les épices. Défilaient aussi, venant du Nord, les pèlerins se rendant à Rome.

Dès la première alliance des Confédérés, qui occupaient les vallées au nord du col du Gothard, l'importance stratégique de celui-ci croissait en devenant aussi le point de rayonnement d'où l'influence des Suisses s'étendait vers le Sud. On voyait passer non seulement des caravanes de bêtes de somme lourdement chargées, mais les courriers des empereurs, des papes, des princes et des cités choisissaient aussi cette route. Par cette route descendaient les contingents des Confédérés partant à la conquête de bailliages ou